



# Le Comte de Las Cases

## Le Mémorial de Sainte-Hélène

I

ÉDITION ÉTABLIE ET COMMENTÉE

PAR GÉRARD WALTER

AVANT-PROPOS D'ANDRÉ MAUROIS

INTRODUCTION DE JEAN PRÉVOST

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



LE COMTE DE LAS CASES

*Le Mémorial  
de  
Sainte-Hélène*

I

AVANT-PROPOS D'ANDRÉ MAUROIS

INTRODUCTION DE JEAN PRÉVOST

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR GÉRARD WALTER

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1956.



LE MÉMORIAL  
DE  
SAINTE-HÉLÈNE



## PRÉFACE

### DE LA PREMIÈRE ÉDITION

**L**ES circonstances les plus extraordinaires m'ont tenu long-temps auprès de l'homme le plus extraordinaire que présentent les siècles.

L'admiration me le fit suivre sans le connaître; l'amour m'eût fixé pour jamais près de lui dès que je l'eus connu.

L'univers est plein de sa gloire, de ses actes, de ses monuments; mais personne ne connaît les nuances véritables de son caractère, ses qualités privées, les dispositions naturelles de son âme: or, c'est ce grand vide que j'entreprends de remplir ici, et cela avec un avantage peut-être unique dans l'histoire.

J'ai recueilli, consigné, jour par jour, tout ce que j'ai vu de Napoléon, tout ce que je lui ai entendu dire, durant les dix-huit mois que j'ai été auprès de sa personne. Or, dans ces conversations du dernier abandon, et qui se passaient comme étant déjà de l'autre monde, il devra s'être peint lui-même comme dans un miroir, et dans toutes les positions et sous toutes les faces: libre à chacun désormais de l'étudier, les erreurs ne seront plus dans les matériaux.

Tout ce que je donne ici est bien en désordre, bien confus, et demeure à peu près dans l'état où je l'écrivis sur les lieux mêmes. En le retrouvant il y a peu de temps, lorsque le gouvernement anglais me l'a enfin rendu, j'ai voulu d'abord essayer de le refondre, de lui donner une forme et un ensemble quelconques; mais j'ai dû y renoncer; d'un côté l'état de ma santé m'interdisait tout travail; de l'autre, je me sentais gouverné par le temps, je considérais la prompte publication de mon recueil comme un devoir sacré envers la mémoire de celui que je pleure, et je me suis mis à courir pour être plus sûr d'arriver.

Puis ce sont mes contemporains aussi qui ont causé ma précipitation: j'avais à cœur de procurer quelques jouissances à ceux qui ont aimé, de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis. Enfin un troisième but encore, qui ne m'importait pas moins, c'est que si quelqu'un s'y trouve maltraité, il aura

*l'occasion de pouvoir se défendre, le public sera juge, et l'histoire consacrera avec plus de certitude.*

Le comte DE LAS CASES.

Passy, le 15 août 1822.

N. B. — J'avais eu d'abord l'intention de retrancher dans cette nouvelle édition, un bon nombre de choses de la première que je jugeais, les unes peut-être puérides, d'autres devenues depuis d'un médiocre intérêt, et j'eusse ainsi réduit l'ouvrage; mais une si grande quantité de personnes ont insisté tellement pour m'en dissuader que j'ai fini par tout conserver. J'allais dénaturer par là, assurait-on, cette physionomie primitive qui avait été un des grands titres à la confiance, une des plus fortes garanties du succès. De mon côté, je craignais que quelques-uns venant à s'imaginer que j'avais fait deux ouvrages, ne se trouvassent induits en erreur en cherchant à se procurer le second, et c'est surtout ce que j'avais à cœur d'éviter. Ces considérations m'ont décidé pour une réimpression pure et simple, me bornant uniquement à revoir avec attention les négligences si justement reprochées, à faire exécuter avec le plus grand soin la partie typographique, enfin à insérer de temps à autre quelques légères additions ou réclamations qui ne seront pas sans intérêt.

## PRÉAMBULE

J'ENTREPRENDS d'inscrire ici, jour par jour, tout ce qu'a dit et fait l'empereur Napoléon, durant le temps où je me suis trouvé près de lui. Mais, avant de commencer, qu'on me pardonne un préambule qui ne me semble pas inutile.

Jamais je ne me suis attaché à aucune lecture historique, sans avoir voulu connaître le caractère de l'auteur, sa situation dans le monde, ses relations politiques et domestiques, en un mot, les grandes circonstances de sa vie : je pensais que là seulement devaient se trouver la clef de ses écrits, la mesure certaine de ma confiance. Aujourd'hui, je me hâte de fournir à mon tour, pour moi-même, ce que j'ai toujours recherché dans les autres.

Je vais donc, avant de présenter mes récits, mettre au fait de ce qui me concerne.

Je n'avais guère que vingt et un ans au moment de la révolution ; je venais d'être fait lieutenant de vaisseau, ce qui correspondait au grade d'officier supérieur dans la ligne ; ma famille était à la Cour, je venais d'y être présenté moi-même. J'avais peu de fortune ; mais mon nom, mon rang dans le monde, la perspective de ma carrière, devaient, d'après l'esprit et les calculs du temps, me faire trouver, par mariage, celle que je pouvais désirer. Alors éclatèrent nos troubles politiques.

Un des vices éminents de notre système d'admission au service était de nous priver d'une éducation forte et finie.

Sortis de nos écoles à quatorze ans, abandonnés dès cet instant à nous-mêmes, et comme lancés dans le grand vide, où aurions-nous pris la plus légère idée de l'organisation sociale, du droit public et des obligations civiles.

Aussi, conduit par de nobles préjugés, bien plus que par des devoirs réfléchis, entraîné surtout par un penchant naturel aux résolutions généreuses, je fus des premiers à courir au-dehors près de nos princes, pour sauver, disait-on, le monarque des excès de la révolte, et défendre nos droits héréditaires que nous ne pouvions, disait-on encore, abandonner sans honte. Avec la manière dont nous avons été élevés, il fallait une tête bien forte ou un esprit bien faible pour résister au torrent.

Bientôt l'émigration devint générale. L'Europe ne connaît

que trop cette funeste mesure, dont la gaucherie politique et le tort national ne sauraient trouver d'excuse aujourd'hui que dans le manque de lumières et la droiture du cœur de la plupart de ceux qui l'entreprirent.

Désfaits sur nos frontières; licenciés, dissous par l'étranger; repoussés, proscrits par les lois de la patrie, grand nombre de nous gagnèrent l'Angleterre qui ne tarda pas à nous jeter sur les plages de Quiberon. Assez heureux pour ne pas y avoir débarqué, je pus réfléchir, au retour, sur l'horrible situation de combattre sa patrie, sous des bannières étrangères; et dès cet instant mes idées, mes principes, mes projets, furent ébranlés, altérés ou changés.

Désespérant des événements, abandonnant le monde et ma sphère naturelle, je me livrai à l'étude, et sous un nom emprunté je refis mon éducation, en essayant de travailler à celle d'autrui.

Cependant, au bout de quelques années, le traité d'Amiens et l'amnistie du Premier Consul nous rouvrirent les portes de la France. Je n'y possédais plus rien, la loi avait disposé de mon patrimoine; mais est-il rien qui puisse faire oublier le sol natal ou détruire le charme de respirer l'air de la patrie?

J'accourus; je remerciai d'un pardon qui m'était d'autant plus cher, que je pus dire avec fierté que je le recevais sans avoir à me repentir.

Bientôt après, la monarchie fut proclamée de nouveau: alors ma situation, mes sentiments, furent des plus étranges; je me trouvais soldat puni d'une cause qui triomphait. Chaque jour on en revenait à nos anciennes idées; tout ce qui avait été cher à nos principes, à nos préjugés, se rétablissait, et pourtant la délicatesse et l'honneur nous faisaient une espèce de devoir d'en demeurer éloignés.

En vain le nouveau gouvernement avait-il proclamé hautement la fusion de tous les partis; en vain son chef avait-il consacré ne vouloir plus connaître en France que des Français; en vain d'anciens amis, d'anciens camarades m'offraient-ils les avantages d'une nouvelle carrière à mon choix; ne pouvant venir à bout de vaincre la discordance intérieure dont je me sentais tourmenté, je me condamnai obstinément à l'abnégation, je me refugiai dans le travail, je composai, et toujours sous mon nom emprunté, un ouvrage historique qui refit ma fortune, et alors s'écoulèrent les cinq ou six années les plus heureuses de ma vie.

Cependant des événements sans exemple se succédaient autour de nous, avec une rapidité inouïe; ils étaient d'une

telle nature, et portaient un tel caractère, qu'il devenait impossible à quiconque avait dans le cœur l'amour du grand, du noble et du beau, d'y demeurer insensible.

Le lustre de la patrie s'élevait à une hauteur inconnue dans l'histoire d'aucun peuple : c'était une administration sans exemple par son énergie et par ses heureux résultats, un élan simultané qui, imprimé tout à coup à tous les genres d'industrie, excitait toutes les émulations à la fois ; c'était une armée sans égale et sans modèle, frappant de terreur au-dehors et créant un juste orgueil au-dedans.

A chaque instant, notre pays se remplissait de trophées ; de nombreux monuments proclamaient nos exploits ; les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, les traités de Presbourg, de Tilsitt, constituaient la France la première des nations et l'arbitre des destinées universelles : c'était vraiment un honneur insigne que de se trouver Français ! Et pourtant tous ces actes, tous ces travaux, tous ces prodiges, étaient l'ouvrage d'un seul homme.

Pour mon compte, quels qu'eussent été mes préjugés, mes préventions antérieures, j'étais plein d'admiration ; et il n'est, comme on sait, qu'un pas de l'admiration à l'amour.

Or, précisément dans ce temps, l'Empereur appela quelques-unes des premières familles autour de son trône et fit circuler, parmi le reste, qu'il regarderait comme mauvais Français ceux qui s'obstineraient à demeurer à l'écart. Je n'hésitai pas un instant ; j'avais, me disais-je, épuisé mon serment naturel, celui de ma naissance et de mon éducation ; j'y avais été fidèle jusqu'à extinction ; il n'était plus question de nos princes, nous en étions même à douter de leur existence. Les solennités de la religion, l'alliance des rois, l'Europe entière, la splendeur de la France, m'apprenaient désormais que j'avais un nouveau souverain. Ceux qui nous avaient précédés avaient-ils résisté aussi longtemps à d'aussi puissants efforts, avant de se rallier au premier des Capets ? Je répondis donc, pour mon compte, qu'heureux par cet appel de sortir avec honneur de la position délicate où je me trouvais, je transportais désormais librement, entièrement et de bon cœur, au nouveau souverain, tout le zèle, le dévouement, l'amour, que j'avais constamment nourris pour mes anciens maîtres ; et le résultat de ma démarche fut mon admission immédiate à la Cour.

Cependant, je désirais ardemment à mes paroles joindre quelques actions. Les Anglais envahirent Flessingue et menacèrent Anvers ; je courus, comme volontaire, à la défense de

cette place; Flessingue fut évacuée, et ma nomination de chambellan me rappela auprès du prince. A ce poste honorifique j'avais besoin, dans mes idées, de joindre quelque occupation utile; je demandai et j'obtins d'être membre du conseil d'État. Alors se succédèrent des missions de confiance: je fus envoyé en Hollande, au moment de sa réunion, pour y recevoir les objets relatifs à la marine; en Illyrie, pour y liquider la dette publique, et dans la moitié de l'empire pour inspecter les établissements publics de bienfaisance. Dans nos derniers malheurs, j'ai reçu de douces preuves qu'après moi j'avais laissé quelque estime dans les pays où j'avais été envoyé.

Cependant, la Providence avait posé un terme à nos prospérités: on connaît la catastrophe de Moscou, les malheurs de Leipzig, le siège de Paris. Je commandais dans cette cité une de ses légions qui s'honora le 31 mars de la perte d'un assez grand nombre de citoyens. Au moment de la capitulation, je remis mon commandement entre les mains de celui qui venait après moi; je me croyais, à d'autres titres, d'autres devoirs encore auprès de la personne du prince; mais je ne pus gagner Fontainebleau à temps: l'Empereur abdiqua, et le roi vint régner.

Alors ma situation devint bien plus étrange encore qu'elle ne l'avait été douze ans auparavant. Elle triomphait enfin, cette cause à laquelle j'avais sacrifié ma fortune, pour laquelle j'étais demeuré douze ans en exil au-dehors, et six ans dans l'abnégation au-dedans; elle triomphait enfin, et pourtant le point d'honneur et d'autres doctrines allaient m'empêcher d'en recueillir aucun bien!

Quelle marche aurait été plus bizarre que la mienne? Deux révolutions s'étaient accomplies en opposition l'une de l'autre: la première m'avait coûté mon patrimoine, la seconde aurait pu me coûter la vie; aucune des deux ne me procurait d'avantageux résultats. Le vulgaire ne verra là dedans qu'une tergiversation fâcheuse d'opinions, les intrigants diront que j'ai été deux fois dupe, le petit nombre seulement comprendra que j'ai deux fois rempli de grands et d'honorables devoirs.

Quoi qu'il en soit, mes anciens amis, dont la marche que j'avais suivie n'avait pu m'enlever ni l'affection ni l'estime, devenus aujourd'hui tout-puissants, m'appelaient à eux. Il me fut impossible d'écouter leur bienveillance; j'étais dégoûté, abattu; je résolus que ma vie publique avait fini. Devais-je m'exposer au faux jugement de ceux qui m'observaient? Chacun pouvait-il lire dans mon cœur?

Devenu Français jusqu'au fanatisme, ne pouvant supporter la dégradation nationale dont, au milieu des baïonnettes ennemies, j'étais chaque jour le témoin, j'essayai d'aller me distraire, au loin, des malheurs de la patrie; j'allai passer quelques mois en Angleterre. Comme tout m'y parut changé! C'est que je l'étais beaucoup moi-même!

J'étais à peine de retour que Napoléon reparut sur nos côtes. En un clin d'œil il se trouva transporté dans la capitale, sans combats, sans excès, sans effusion de sang. Je tressaillis; je crus voir la souillure étrangère effacée et toute notre gloire revenue. Les destins en avaient ordonné autrement!

A peine sus-je l'Empereur arrivé de Waterloo, que j'allai spontanément me placer de service auprès de sa personne. Je m'y trouvai au moment de son abdication; et, quand il fut question de son éloignement, je lui demandai à partager ses destinées.

Tels avaient été jusque-là le désintéressement, la simplicité, quelques-uns diront la niaiserie de ma conduite, que, malgré mes relations journalières comme officier de sa maison et membre de son Conseil, il me connaissait à peine. « Mais savez-vous jusqu'où votre offre peut vous conduire? me dit-il dans son étonnement. — Je ne l'ai point calculé », répondis-je. Il m'accepta, et je suis à Sainte-Hélène.

A présent, je me suis fait connaître; le lecteur a mes lettres de créance en ses mains: une foule de mes contemporains sont vivants, on verra s'il s'en lève un seul pour les infirmer. Je commence.



# CHAPITRE PREMIER

## ABDICATION DE L'EMPEREUR

ET SON DÉPART DE FRANCE, DEPUIS LE 20 JUIN 1815,  
VEILLE DE L'ABDICATION DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,  
JUSQU'AU 15 OCTOBRE, JOUR DE L'ARRIVÉE  
A SAINTE-HÉLÈNE

ESPACE DE PRÈS DE QUATRE MOIS

Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo

*Mardi, 20 juin 1815<sup>1</sup>.*

J'APPRENDS le retour de l'Empereur à l'Élysée, et je vais m'y placer spontanément de service. Je m'y trouve avec MM. de Montalembert et de Montholon, amenés par le même sentiment.

L'Empereur venait de perdre une grande bataille; le salut de la France était désormais dans la chambre des représentants, dans leur confiance et leur zèle. L'Empereur accourait avec l'idée de se rendre, encore tout couvert de la poussière de la bataille, au milieu d'eux; là, d'exposer nos dangers, nos ressources; de protester que ses intérêts personnels ne seraient jamais un obstacle au bonheur de la France, et repartir aussitôt. On assure que plusieurs personnes l'en ont dissuadé, en lui faisant craindre une fermentation naissante parmi les députés.

Du reste, on ne saurait comprendre encore tout ce qui se répand sur cette malheureuse bataille : les uns disent qu'il y a eu trahison manifeste; d'autres, fatalité sans exemple. Trente mille hommes, commandés par Grouchy, ont manqué l'heure et le chemin; ils ne se sont pas trouvés à la bataille; l'armée, victorieuse jusqu'au soir, a été, dit-on, prise subitement, vers les huit heures, d'une terreur panique; elle s'est fondue en un instant. C'est

*Crécy, Azincourt, etc.\**... Chacun tremble, on croit tout perdu!

Abdication

*Mercredi 21<sup>1</sup>.*

Tout hier au soir et durant la nuit, la représentation nationale, ses membres les mieux intentionnés, les plus influents, sont travaillés par certaines personnes qui produisent, à les en croire, des documents authentiques, des pièces à peu près officielles, garantissant le salut de la France, par la *seule abdication de l'Empereur*, disent-ils.

Ce matin, cette opinion était devenue tellement forte, qu'elle semblait irrésistible. Le président de l'assemblée, les premiers de l'État, les meilleurs amis de l'Empereur, viennent le supplier de sauver la France en abdiquant. L'Empereur, peu convaincu, répond avec magnanimité : il abdique<sup>2</sup>!

Cette circonstance occasionne le plus grand mouvement autour de l'Élysée; la multitude s'y presse, et témoigne le plus vif intérêt; nombre d'individus y pénètrent, quelques-uns même de la classe du peuple en escaladant les murs; les uns en pleurs, d'autres avec les accents de la démence, viennent faire à l'Empereur, qui se promène tranquillement dans le jardin, des offres de toute espèce. L'Empereur seul reste calme, et répond toujours de porter désormais ce zèle et cette tendresse au salut de la patrie<sup>3</sup>.

Dans ce jour, je lui ai présenté la députation des représentants : elle venait le remercier de son dévouement à la chose nationale.

---

\* Il y avait au texte *une véritable journée des Éperons*. Je ne dois pas passer ici sous silence ce qui en a amené la radiation.

L'Empereur, à Sainte-Hélène, qui seul savait que je tenais un journal, voulut un jour que je lui en lusse quelques pages. A cette expression de *journée des Éperons*<sup>4</sup>, jetée par négligence, il s'écria avec chaleur : « Ah! malheureux! qu'avez-vous écrit là! Effacez, monsieur, effacez bien vite!... Une journée des Éperons!... Quelle erreur! quelle calomnie!... Une journée des Éperons! répétait-il. Ah! pauvre armée! braves soldats! vous ne vous étiez jamais mieux battus! » Et après une pause de quelques instants, il reprit avec un accent dont l'expression venait de loin : « Nous avons eu de grands misérables parmi nous! Que le Ciel le leur pardonne! Mais pour la France, s'en relèvera-t-elle jamais! »

Les pièces et les documents qui ont produit une si grande sensation, et amené le grand événement d'aujourd'hui, sont, dit-on, des communications régulières de MM. Fouché et Metternich, dans lesquelles ce dernier garantit Napoléon II et la régence, si l'Empereur veut abdiquer. Ces communications se seraient entretenues depuis longtemps à l'insu de Napoléon<sup>1</sup>.

Il faut que M. Fouché ait un furieux penchant aux opérations clandestines. On sait que sa première disgrâce, il y a quelques années, vint d'avoir entamé de son chef des négociations avec l'Angleterre, sans que l'Empereur en sût rien<sup>2</sup>. Dans les grandes circonstances, il a toujours eu quelque chose d'oblique.

Dieu veuille que ses actes ténébreux d'aujourd'hui ne deviennent pas funestes à la patrie!

Députation de la Chambre des pairs. — Caulaincourt. — Fouché

*Jeudi 22.*

Je reviens passer quelques heures (*a*) chez moi. Dans ce jour on a présenté la députation de la Chambre des pairs.

Le soir on avait déjà nommé une portion du gouvernement provisoire; MM. de Caulaincourt et Fouché, qui étaient du nombre, se trouvaient au milieu de nous, au salon de service<sup>3</sup>. Nous en faisons compliment au premier, ce qui n'était au vrai que nous féliciter pour la chose publique; il ne nous a répondu que par de l'effroi. Nous applaudissons, disions-nous, aux choix déjà connus. « Il est sûr, dit Fouché, d'un ton léger, que moi je ne suis pas suspect. — Si vous l'aviez été, repartit assez brutalement le représentant Boulay de la Meurthe, qui se trouvait là, croyez que nous ne vous aurions pas nommé. »

Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur

*Vendredi 23, samedi 24.*

Les acclamations et l'intérêt du dehors continuent à l'Élysée. Je présente le gouvernement provisoire à l'Empereur, qui, en le congédiant, le fait reconduire par le duc Decrès. Les frères de l'Empereur, Joseph, Lucien et

Jérôme, sont introduits plusieurs fois dans le jour, et s'entretiennent longtemps avec lui.

Cependant, une nombreuse population s'agglomérât tous les soirs autour de l'Élysée; elle allait toujours croissant. Ses acclamations, son intérêt pour l'Empereur donnaient des inquiétudes aux factions opposées. La fermentation de la capitale était extrême; l'Empereur résolut de s'éloigner le lendemain.

L'Empereur quitte l'Élysée

*Dimanche 25.*

J'accompagne l'Empereur qui se rend à la Malmaison, et lui demande à ne pas le quitter dans ses destinées nouvelles. Ma proposition semble l'étonner, je ne lui étais encore connu que par mes emplois; il l'agréa.

*Lundi 26.*

Ma femme<sup>1</sup> vient me trouver; elle a pénétré mes intentions; il devient délicat de les lui avouer, et difficile de la convaincre. « Chère amie, lui dis-je, en m'abandonnant au devoir dont mon cœur se trouve plein, j'ai la consolation de ne pas heurter tes intérêts : si Napoléon II doit nous gouverner, je te laisse de grands titres auprès de lui; si le ciel en ordonne autrement, je t'aurai ménagé un asile bien glorieux, un nom honoré de quelque estime; dans tous les cas, nous nous retrouverons, ne fût-ce que dans un meilleur monde. »

Après des pleurs et des reproches même qui ne devaient que m'être doux, elle se rend, me fait promettre qu'elle pourra venir me rejoindre bientôt; et, dès cet instant, je ne trouve plus en elle que l'exaltation, le courage qu'il m'eût fallu, si j'en eusse eu besoin.

Le ministre de la marine vient à la Malmaison

*Mardi 27.*

Je vais un moment à Paris avec le ministre de la marine<sup>2</sup> venu à la Malmaison au sujet des frégates destinées à l'Empereur<sup>3</sup>. Il me lit les instructions qu'il leur envoie, me dit que l'Empereur comptait sur moi, qu'il m'emmena; il me promet de soigner ma femme dans la crise qui se prépare.

Napoléon II est proclamé par la législature<sup>1</sup>.

J'envoie chercher mon fils à son lycée, résolu de l'emmener avec moi<sup>2</sup>. Nous faisons un très petit paquet de linge et de vêtements, et retournons à la Malmaison; ma femme nous y accompagne, et revient le soir même. La route commençait à être difficile et inquiétante; l'ennemi approchait.

*Mercredi 28.*

Je voulais revoir ma femme encore quelques instants; la duchesse de Rovigo me conduisit, ainsi que mon fils, à Paris. Je trouvai chez moi MM. de Vertillac et de Quiry : ce sont les derniers amis que j'ai embrassés; ils étaient terrifiés. L'agitation, l'incertitude, devenaient extrêmes dans Paris, l'ennemi était aux portes. En arrivant à la Malmaison, nous vîmes le pont de Chatou en flammes<sup>3</sup>; on plaçait des postes autour de nous; il devenait prudent de se garder. J'entrai chez l'Empereur, je lui peignis ce que m'avait paru la capitale, je lui rendis l'opinion générale que Fouché trahissait effrontément la cause nationale; que l'espoir des bons Français était que lui, Napoléon, se jetterait cette nuit même dans l'armée qui le demandait. L'Empereur m'écouta d'un air pensif, et me congédia sans rien dire.

Le gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. — Napoléon quitte la Malmaison  
Il part pour Rochefort

*Jedi 29, vendredi 30.*

Toute la matinée le grand chemin de Saint-Germain n'a cessé de retentir au loin des cris de vive l'Empereur : c'étaient des troupes qui passaient sous les murailles de la Malmaison<sup>4</sup>.

Vers le milieu du jour le général Becker, envoyé par le gouvernement provisoire, est arrivé; il nous a dit, avec une espèce d'indignation, avoir reçu la commission de garder Napoléon, et de le surveiller\*.

---

\* A mon retour en Europe, le hasard a mis entre mes mains les pièces suivantes, relatives à cette circonstance; je les transcris ici, parce que je les crois inconnues du public. Elles ont été copiées sur les originaux mêmes. Elles n'ont pas besoin de commentaires.

27. — Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même . . . . .	1101
28. — Catinat; Turenne; Condé. — De la plus belle bataille de l'Empereur. — Des meilleures troupes, etc.	1102
29 et 30. — <i>Mathilde</i> et Mme Cottin, etc. — Pas un Français que Napoléon n'eût remué. — Desaix et Napoléon à Marengo. — Sidney-Smith. — Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France; historique de ce voyage. — Exemples bien bizarres de la fortune. .	1105
31. — Doutes historiques; le duc d'Orléans, régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV. .	1111

## NOTES :

<i>Chapitre premier</i> . . . . .	1115
<i>Chapitre II</i> . . . . .	1149
<i>Chapitre III</i> . . . . .	1159
<i>Chapitre IV</i> . . . . .	1164
<i>Chapitre V</i> . . . . .	1171
<i>Chapitre VI</i> . . . . .	1174
<i>Chapitre VII</i> . . . . .	1177
<i>Chapitre VIII</i> . . . . .	1180

## VARIANTES :

<i>Chapitre premier</i> . . . . .	1193
<i>Chapitre II</i> . . . . .	1195
<i>Chapitre III</i> . . . . .	1196
<i>Chapitre IV</i> . . . . .	1198
<i>Chapitre V</i> . . . . .	1200
<i>Chapitre VI</i> . . . . .	1203
<i>Chapitre VII</i> . . . . .	1205
<i>Chapitre VIII</i> . . . . .	1206

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LES CHAPITRES I À VIII  
DU MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE  
(juin 1815 - août 1816)

*Avant-propos par André Maurois*

*Introduction par Jean Prévost*

*L'Auteur du Mémorial :  
Notice biographique,  
Chronologie napoléonienne,  
Note pour le lecteur  
par Gérard Walter*